4

OBSERVATIONS

FAITES SUR LE

CHOLERA MORBUS

dans le quartier de la Yakimanka,

á Moscou, en 1830,

PAR

B. ZOUBKOFF, NATURALISTE,



Moscou,

DE L'IMPRIMERIE D'AUGUSTE SEMEN,

IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE IMP. MÉD.-CHIRURGICALE.

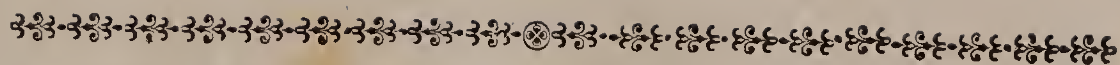
1831.

ПЕЧАТАТЬ ПОЗВОЛЯЕТСЯ

съ тѣмъ, чтобы по отпечатаніи представлены были въ Цензурный Комитетъ *три* экземпляра. Москва, Февраля 13 дня 1831 года.

Цензоръ Иванъ Двигубскій.

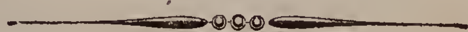




OBSERVATIONS

FAITES SUR LE

CHOLERA MORBUS.



Le 24 Septembre, M. le Général Gouverneur de Moscou, Prince Galitzin, m'ayant nommé adjoint de M. le Sénateur Brozine, chef du quartier de la Yakimanka (1), la 2e et la 3e sections furent confiées à mes soins. Je fus chargé d'y veiller à l'exécution de toutes les mesures regardées comme préservatrices de la contagion, et je dus surtout porter mon attention sur les maisons où le choléra se montrerait (2). Je visitai les malades, j'engageai ceux qui vivaient avec eux, à ne point les approcher, sans prendre de précautions, je recommandai partout les fumigations de chlore, le changement de domicile à ceux qui étaient logés trop à l'étroit, j'invitai à envoyer à la maison de police du quartier, pour y être brulés, les objets qui avaient servi aux malades et aux morts.

A cette époque on regardait généralement le choléra comme contagieux, et le chlore comme préservatif. Aussi avais-je toujours sur moi un

flacon de chlorure de chaux liquide. Je m'en lavais les mains et la figure avant d'entrer dans les maisons où se trouvaient des cholériques, et j'en répandais dans les chambres occupées par les malades, afin de détruire les miasmes délétères que j'y supposais contenus. La saison était froide et pluvieuse. La face hyppocratique des malades, leurs souffrances, le désespoir de leurs familles, l'éffroi de ceux qui les entouraient, formaient journellement pour moi un spectacle nouveau qui ne pouvait manquer de produire une secousse violente. Secondée par le mauvais temps, elle m'avait causé un dérangement sensible dans le système nerveux.

Malgré les moyens que j'employais pour me préserver de la contagion, le 1 Octobre au soir, en rentrant chez moi, après avoir visité le marchand Tarassenkoff, qui était attaqué d'un violent choléra, poursuivi par sa figure horrible, par ses gemissemens et par ses cris, j'éprouvai des vertiges très forts, des angoisses inexprimables, une douleur à l'épigastre et enfin des nausées. Je m'efforçai d'abord de surmonter cette indisposition; mais bientôt les vertiges et les nausées m'obligèrent à me jeter sur mon lit. J'appliquai sur l'épigastre un linge trempé dans de l'eau de Cologne et m'étant couvert d'une pelisse, je provoquai par là des sueurs abondantes. Deux heures après lorsque M. le Dr. Wissotzky que ma femme avait

envoyé chercher, arriva, tous les symptômes avaient presqu'entièrement disparus. Le lendemain matin j'allai de nouveau chez Tarassenkoff et je le vis encore une fois le soir, quelques heures avant sa mort. Il avait déjà le râle. Je ne cessais pas de me servir de chlorure de chaux, j'éprouvais toujours de la faiblesse et une grande irritation nerveuse (3). Le surlendemain de ce jour, en rentrant chez moi après avoir visité deux autres malades, j'éprouvai encore les symptômes dont j'ai parlé plus haut; je provoquai comme la première fois des sueurs abondantes, qui les firent disparaitre aussi avant l'arrivée de M. le Dr. Wissotzky. — Attribuant mon indisposition à un embarras gastrique, je pris, contre son avis, un purgatif composé de: infus: laxat: vienn: ℥v. et pulp. tamarind: ʒjj.

Je me sentis mieux; mais bientôt une faible douleur à l'épigastre, de légères nausées et les angoisses réparurent: il s'y joignit des borborygmes et une altération remarquable de la face et surtout des yeux. Cet état de malaise s'affaiblit par degrés, sans l'emploi d'aucune espèce de médicamens, et le 17 Octobre j'en étais quitte (4). Je me suis étendu sur mes indispositions dans l'intention de faire voir que l'usage constant du chlorure de chaux, ne prévient pas toujours quelques uns des symptômes qni constituent la 1ère période du choléra (5). J'attribue les deux accès

que j'ai éprouvés à l'influence épidémique du choléra, qui s'est fait sentir à presque tous les habitans de Moscou, et qu'un dérangement dans le système nerveux transformait souvent en véritable choléra.

Le 11 Octobre, en parcourant le cahier dans lequel j'inscrivais journellement les noms de tous les malades du quartier de la Yakimanka, je remarquai que le plus grand nombre se trouvait dans la 1re et la 2me sections, et que dans quelques maisons, il y en avait même jusqu'à 5. Je voulus m'assurer si les mesures prescrites contre la contagion avaient été exécutées; et pour reconnaître si les malades n'auraient point pris le choléra les uns des autres, j'allai visiter les maisons du quartier qui avaient fourni plus de deux malades. C'était: dans la 1re section, celle du Général Guérard, et la manufacture de drap de Soltikoff; dans la 2me section celles de Békétoff et le Podvorié de Kalouga (6).

Je fis les observations suivantes:

1° Une partie de la 1re et de la 2me section se trouve sur les bords de la Moskwa et du canal (7). La place du marais qui n'est point pavée, se trouve dans la 1re section.

2°. La maison du général Guérard, dans laquelle il y avait eu 3 malades du choléra, est composée de deux corps de logis en pierre, dont la façade donne sur la place du marais, et le côté de l'un

sur le canal. La cour est pavée; mais beaucoup plus basse que la rue et même que la place, et fort boueuse. Le nombre des locataires s'élève jusqu'à 60; il y a dans la maison un restaurant, une chambre garnie (8), et différens artisans. Les malades du choléra avaient habité le corps de logis dont un des côtés donne sur le canal; en général toutes les chambres, excepté celles qui sont, occupées par le restaurant sont fort sales. Pendant que les malades y habitaient encore, personne n'a évité de les approcher ni même de les toucher: après qu'on les eut transportés à l'hôpital, on se contenta de parfumer leurs chambres avec du genièvre (9).

3°. La manufacture de drap de Soltikoff, avait donné 5 malades du choléra. Le corps de logis est en pierre, sur le bord de la Moskwa; la cour est plus basse que la rue, non pavée et très boueuse. Il y a environ 70 ouvries; ils sont logés, avec leurs femmes et leurs enfans, dans de grandes chambres, partagées en cabinets par des cloisons. L'air en est très mauvais. La chambre dans laquelle il y avait eu 2 malades était fermée à clef, et depuis leur translation à l'hôpital, personne n'y était entré. On s'etait conduit dans celle où il y en avait eu 3, précisement comme dans la maison Guérard.

4°. Les maisons Békétoff. Il en était sorti six malades.

a. La maison du marchand Grégoire Békétoff est en pierre, sur le bord du canal, en face de la place du marais. La cour n'est point pavée, elle est très sale, les locataires sont logés étroitement, et les chambres sont généralement malpropres.

b. La maison de la marchande Irène Békétoff est en pierre, sur le canal, une partie de la cour est pavée, les locataires sont logés à l'étroit et salement.

5°. Le podvorié de Kalouga: il y avait eu 3 malades. Cette maison se trouve dans une rue près du canal. La cour est assez propre, les locataires sont à l'étroit. Le rez de chaussée est partagé par un long corridor, de chaque côté duquel sont disposés les appartemens à louer; l'air en est très mauvais.

Dans toutes ces maisons, les personnes qui avaient habité avec les malades n'avaient pas craint de les approcher et de les toucher, sans prendre aucune espèce de précautions. Après que les malades avaient été transportés à l'hôpital, on n'avait parfumé leurs chambres qu'avec du genièvre. Tous les locataires restants se portaient bien, et il n'y avait ancune raison de croire que les malades eussent gagné le choléra les uns des autres.

Avant le 11 Octobre, j'avais déjà eu l'occasion, de connaître deux faits intéressans que je vais rapporter. Un homme était mort du choléra

dans la maison Melnikoff, de la 5me section, ou dans celle de Iourine de la 6me. La chambre qu'il avait habitée avait été fermée à clef, mais non parfumée. Or elle n'était séparée des autres que par des cloisons qui ne montaient pas jusqu'au plafond: par conséquent l'air chargé de miasmes, ne rencontrant pas d'obstacles, avait pu se mêler avec celui des autres chambres habitées par plusieurs individus qui tous étaient bien portants. Visitant un jour, avec mon collègue, M. Panine, dans la maison du marchand Békétoff, un logement où une femme avait eu le choléra, nous trouvâmes que la chambre qu'elle avait occupée pendant quelques heures n'avait pas été parfumée : le locataire y entra plusieurs fois en notre présence. Nous fîmes chercher du chlorure de chaux, nous en répandîmes abondamment dans cette chambre et nous ordonnâmes d'y faire des fumigations à la Guyton de Morveau. Ayant appris que l'oreiller de la cholérique n'avait pas été emporté, nous entrâmes dans un petit cabinet, où nous le trouvâmes en effet tout couvert de la matière des vomissemens et encore humide. — Dans cet étroit cabinet, à la distance d'un pied de l'oreiller, se trouvait un banc avec une paillasse sur laquelle une servante du locataire avait passé la nuit. Celui-ci, toute sa famille et la servante étaient en parfaite santé.

Des informations exactes et circonstanciées m'a-

yant démontré que toutes les personnes qui avaient approché les malades n'avaient pris aucune mesure contre la contagion, et que malgré cela, elles n'avaient pas gagné la maladie, je dus involontairement me dire : Le choléra n'est donc pas contagieux comme on le croit. Dès lors je résolus de porter mon attention sur l'importante question de sa contagion ou de sa non contagion.

Depuis le 5 Octobre je visitais journellement l'hôpital temporaire de la Yakimanka, je remarquais avec étonnement que toutes les infirmières, tous les soldats, touchaient les malades, leur soutenaient la tête pendant qu'ils vomissaient, les mettaient dans la baignoire et emportaient les morts, toujours sans prendre aucune précaution, et toujours sans gagner le choléra. L'aide-chirurgien Deynert se distinguait surtout par son intrépidité: il passait le jour et la nuit dans les salles des malades; et ne se bornant pas à ses fonctions, il remplissait celles des infirmières et des soldats, sans prendre aucune espèce de précautions. En ma présence, il administra une médecine à la fille Anne Nikiforova dans une attitude qui rapprochait tellement sa bouche de celle de la cholérique, qu'il ne put s'empêcher de respirer son haleine. Cette fille mourut quelques secondes après avoir avalé la potion: je crois même qu'elle expira pendant qu'il la lui versait dans la bouche. Deynert ne fut point malade (10).

Ma croyance à la contagion du choléra fut encore ébranlée lorsqu'un jour j'apperçus, dans la voiture qui servait à conduire les malades, le soldat Jacques Spetchkine assis avec un cholérique. Il me dit qu'il se plaçait toujours avec eux pour les empêcher de tomber au fond de la voiture. On mettait quelquefois une demi-heure pour amener à l'hôpital les malades des sections éloignées : les glaces de la voiture étaient toujours levées; et par conséquent le soldat Spetchkine respirait chaque jour, pendant quelques heures, l'atmosphère et l'haleine des cholériques (11). J'observais aussi que le chlorure de chaux dont je me lavais les mains et le visage, n'empêchait pas mes habits de toucher le lit et les couvertures de laine des malades et des mourans; souvent ma pelisse m'était ôtée par les mêmes soldats qui, sans prendre aucune espèce de précautions, portaient ou soulevaient les malades et les morts; ils la mettaient quelquefois auprès d'eux dans l'antichambre, les infirmières et Deynert me touchaient, et je ne gagnais pas le choléra. Toutefois les médecins attachés à l'hôpital de la Yakimanka, regardant la maladie comme contagieuse, les autres adjoints de M. Brozine et moi, nous n'abandonnions pas l'usage du chlorure de chaux; et lorsque nous approchions très près d'un malade, nous avions soin de respirer à travers une éponge imbibée de vinaigre. Cependant nous ne prenions

ces précautions que dans les salles où se trouvaient des malades menacés de mort prochaine. Dans les autres, ainsi que dans celles qui étaient occupées par des convalescens, nous ne nous servions d'aucun préservatif, nous nous asseyions sur le lit des malades, nous causions avec eux; nous prenions surtout à tâche de les encourager.

Plus tard le nombre des adjoints de M. Brozine augmenta. Bien qu'il ne me resta plus que la 3me section, la surveillance que j'étais obligé d'y exercer ne me permettant pas de rester continuellement à l'hôpital, je n'eus pas l'occasion de faire d'autres remarques sur la non-contagion du choléra. Je dois ajouter qu'en questionnant les malades qui étaient amenés, je me suis assuré que le choléra avait toujours été la suite *d'une cause évidente*, comme l'ivrognerie, le refroidissement, et une nourriture malsaine ou surabondante. Deynert, qui soignait les malades avec tant d'intrépidité, n'eut point le choléra; et un autre aide chirurgien Jean Petroff, qui ne les approchait qu'avec répugnance, et qui s'enivrait, fut attaqué du choléra le 15 Octobre et mourut dans la nuit.

Le 14 Octobre il y eut à Moscou 244 nouveaux malades. Rien encore ne présageait le décroissement de la maladie. Dans presque tous les hôpitaux, tous les lits étaient occupés; faute de place on conduisait les malades du quartier de la

Yakimanka dans les hôpitaux des autres quartiers. Ces raisons décidèrent M. le Général Gouverneur à établir dans la Rue de l'Ordinka un nouvel hôpital, dont il me confia l'organisation et la surveillance. Il fut prêt le 24 Octobre et depuis ce jour je fis une suite d'observations et d'expériences qui m'ont convaincu que le choléra n'est ni une *maladie contagieuse*, ni une maladie *épidémique miasmatique*.

M. le médecin Mavroyany et les étudians de l'Académie Impériale Médico-Chirurgicale Emélianoff et Istotchnikoff, attachés au nouvel hôpital, s'etaient trouvés depuis le commencement du choléra , dans celui du quartier de la Pretchistinka, et avaient eu l'occasion d'y voir un grand nombre de cholériques. Ils soutenaient fermement l'opinion que le choléra n'est point contagieux et citaient à l'appui de nombreux exemples.

Le 24 Octobre on amena à l'hôpital un paysan nommé Grégoire Wassilieff. On lui fit prendre un bain chaud dans lequel on avait mis du foin ; MM. Mavroyany , Emélianoff et Istotchnikoff le placèrent eux-mêmes dans la baignoire, lui couvrirent les épaules avec ce foin, le renouvelant dès qu'il commençait à perdre de sa chaleur. M. Emélianoff le saigna; comme le sang sortait avec difficulté, il lui fit des frictions sur la veine et ses mains restèrent, pendant quelques minutes, couvertes du sang du cholérique.

Le 25 Octobre, on amena une fille nommée Anne Iwanova ; elle mourut dans les bras des soldats Malakhoff et Karbanayeff, pendant qu'ils la transportaient dans la chambre du bain. MM. les médecins, pour s'assurer si elle était véritablement morte, appliquèrent à plusieurs reprises leurs mains sur différentes parties de son corps.

Le 26 Octobre, on amena de l'hospice de la Yakimanka les femmes Marthe Kirilova et Irène Yegorova. La première mourut au moment où l'on voulut la mettre dans la baignoire. La seconde donnait les plus faibles signes de vie ; on eut cependant le temps de lui faire prendre un bain. M. Istotchnikoff la mit lui-même dans la baignoire et la couvrit de foin. La moribonde commença à parler d'une voix assez forte. M. Istotchnikoff, pour connaître les symptômes qui s'étaient manifestés précédemment, se mit à l'interroger, s'inclinant et touchant presque sa tête avec la sienne. A peine l'eut-on sortie du bain, qu'elle expira entre les bras de l'infirmière Anastasie. Celle-ci se trouvait dans une telle attitude qu'elle a immanquablement aspiré au moins une partie du dernier souffle de la malade.

M. le médecin en chef Delaunay, Docteur de la faculté de Paris, visitait l'hôpital plusieures fois par jour. Il interrogeait les malades sur les symptômes qui s'étaient manifestés avant leur trans-

lation à l'hôpital, s'inclinait sur leur bouche, leur touchait la langue, la tête, les mains, la poitrine, le ventre, les pieds, et sondait ceux qui souffraient de rétentions d'urine. MM. Delaunay, Mavroyany, Emélianoff, Istotchnikoff et un troisième étudiant M. Slobodskoï qui partageait leurs travaux, toutes les infirmières et les soldats, ne se servaient ni de chlorure de chaux, ni d'autres préservatifs, ni avant, ni après avoir touché les malades et aucun d'eux n'eut le choléra. Pendant ces trois journées je ne fis plus usage moi-même de chlorure de chaux; mais je n'approchais pas encore les cholériques avec une parfaite sécurité. Enfin les faits dont j'avais été témoin les 24, 25 et 26 Octobre, me convainquirent entièrement; et je commençai moi-même à me comporter avec les cholériques, comme avec des malades ordinaires. Je le répète, depuis cette époque j'ai eu l'intime conviction, que le choléra n'était ni une *maladie contagieuse*, ni une maladie *épidémique miasmatique;* par conséquent, si par la suite j'ai approché les cholériques sans crainte, je ne mérite aucune espèce d'éloges, puisque, selon ma manière de voir, je ne me suis exposé à aucun danger.

Si je rapportais ce qui s'est passé à la réception de chaque malade, je ne ferais que répéter ce qui a été dit plus haut. Je me bornerai donc à

citer encore un petit nombre d'exemples frappans.

Le pompier Kaptévitch fut amené le 7 Novembre. Nous lui fîmes prendre dans son lit un bain de foin chaud; deux heures après, pendant que nous étions dans la chambre de garde, on vint nous dire qu'on le croyait mort; nous courûmes tout de suite dans la salle où il se trouvait, et nous arrivâmes à lui, à l'instant même où il venait d'expirer. Il avait la bouche ouverte. M. Mavroyany aspira l'air qui s'y trouvait renfermé. Ce fait s'est passé devant M. Passek mon adjoint, les étudiants Emélianoff, Istotchnikoff, plusieurs infirmières et moi.

L'infirmière Hélène Afanassiéva avait gagné une fièvre rhumatique. Au bout de quelques jours, elle était presqu'entièrement retablie, mais on lui avait défendu de sortir. Malgré cette défense, elle alla, sans pelisse, dans une boutique voisine: là elle éprouva des vertiges qui lui permirent à peine de rentrer à l'hôpital. Bientôt elle eut des vomissemens. Elle se retira dans une chambre inhabitée, et voulut cacher son mal. Nous n'apprîmes cet accident que le lendemain, lorsqu'un violent choléra s'était déjà manifesté. Sa figure était changée au point de la rendre méconnaissable. Pendant trois jours, elle fut entre la vie et la mort. C'était une de nos plus zélées infirmières, nous la soignâmes

tous. Si le choléra pouvait se communiquer, nous en serions tous devenus les victimes. Sa sœur Thècle qui ne la quitta pas un instant, comme nous, ne fut point malade. L'infirmière Hélène est actuellement tout-à-fait guérie. Je dois faire observer qu'elle eut le choléra, lorsqu'il ne restait plus à l'hôpital que trois femmes guéries, accomplissant leur quarantaine (12).

L'aide-chirurgien Jean Stutzer, remplissait son devoir avec le plus grand zèle, sans prendre aucune espèce de précautions. Lorsqu'il posait des sangsues aux malades, lorsqu'il leur appliquait des cataplasmes, il aspirait leur haleine, souvent ses mains étaient teintes de leur sang. Le 10 Novembre il eut un accès de choléra à la suite d'une diarrhée qu'il avait négligée depuis quelques jours, et qui provenait d'un refroidissement. Son frère Henri Stutzer, aussi sans prendre aucune précaution, recevait les habits des malades qu'on amenait. Basile Romanoff recevait le linge sale et le donnait à laver aux blanchisseuses. Plus d'une fois, M. Passek et moi, nous avons compté, pour en faire la vérification, du linge tout couvert des déjections des cholériques : certes il exhalait une odeur fétide, très dégoutante ; mais il n'était pas capable de propager la maladie, puisque M. Passek, Basile et moi, ne sommes pas tombés malades. Le personnel de

l'hôpital en comptant les infirmières et les soldats était d'environ 32 personnes, qui, excepté les médecins, n'avaient jamais soigné de malades : chacun de nous, plus ou moins, a touché les malades, les morts et leurs habillemens, a eu les mains couvertes de leur sueur froide, les a trempées dans la baignoire pendant qu'ils y étaient, a respiré leur haleine et les vapeurs de leur bain, a gouté les boissons contenues dans leurs verres; tous, sans prendre aucune espèce de précaution, et tous, sans éprouver aucun mal (13).

Nous avons reçu dans notre hôpital 65 cholériques : j'en appelle au témoignage des 36 qui sont guéris, avons nous pris aucune espèce de précaution, en les mettant dans la baignoire, en les touchant; n'étions nous pas assis sur le lit tantôt de l'un tantôt de l'autre pour causer avec eux. En rentrant chez moi directement de l'hôpital, sans me servir de chlorure de chaux, sans changer d'habits, je me mettais à table avec ma famille et je recevais les caresses de mes enfants, fermement convaincu que je ne leur apportais un poison funeste, ni dans mes habits, ni dans mon haleine. Personne n'a refusé sa porte ni à moi, ni aux autres adjoints, personne n'a craint de toucher la main du médecin qui arrivait droit d'un hôpital, cette main qui venait d'essuyer la sueur sur le visage

des cholériques. Depuis qu'on a eu l'expérience de la maladie, personne, à ma connaissance, n'a fui les malades, et c'est dans la classe du peuple, dans celle où le choléra a exercé ses plus grands ravages, que l'opinion de la non-contagion est presque générale. La sécurité avec laquelle on approchait les cholériques ne prouve-t-elle pas déjà qu'il n'y a pas eu un seul exemple frappant de contagion.

Après ce que je viens de dire, je laisse à tout homme consciencieux le soin de décider si je ne dois pas être convaincu que le choléra n'est ni une *maladie contagieuse*, ni une *maladie épidémique miasmatique*.

Je dois ajouter que, toutes les fois qu'un malade a eu la force de parler, nous avons appris la cause du mal. Il a toujours été la suite ou d'un refroidissement, ou d'une nourriture malsaine ou surabondante, ou enfin de secousses morales violentes. C'est ainsi que le paysan, Ignace Andréyeff a eu le choléra, pour s'être enivré; le paysan de la couronne, Jean Fédoroff, pour avoir mangé trop de poires; la femme Marthe Ossipova, pour avoir mangé trop de caviar; le domestique de M. Ogareff, Nikita Ivanoff, pour s'être mouillé les pieds en sortant d'un bain russe, après lequel il a bu de l'eau de vie; M. Sokoloff, employé de la poste, pour avoir mangé beaucoup d'oie à diner et pour

avoir bu deux verres de bierre froide en sortant de table ; etc. On attribuait le nombre considérable des malades du choléra dans l'hospice de la Yakimanka, à sa contiguité avec l'hôpital temporaire de ce quartier ; on prétendait que l'eau qui avait servi aux bains des cholériques, coulait jusque dans la cour de cet hospice, et cela était, aux yeux de bien des gens, suffisant pour donner la maladie. En général tous les malades, qui nous ont été amenés de cet hospice, nous ont dit qu'on les nourrissait mal, et notamment qu'on leur donnait des choux aigres, gâtés et mal cuits. C'est là, bien plutôt la véritable cause du choléra.

Après avoir rapporté tous les faits, dont j'ai été témoin, je les ai communiqués à plusieurs personnes et j'en ai trouvé qui n'ont pas été entièrement convaincues de la non-contagion du choléra. J'ai donc cru qu'il ne serait pas inutile de donner plus d'étendue à ce mémoire, en réunissant de nouveaux faits, et en répondant aux objections qui m'ont été faites.

Le 18 Décembre conjoitement avec M. Passek, nous avons visité les maisons du quartier de la Yakimanka, où il y avait eu un grand nombre de malades. Voici ce que nous avons recueilli.

1°. Dans la maison Faléyeff, entre la Moskwa et la place du marais, chez le voiturier Jean Davidoff, marchand de la 3ème guilde (14), il y a

eu 7 malades. Tous ses ouvriers, au nombre de cent, sont par leur état continuellement exposés aux refroidissemens. Ils occupent 3 chambres basses, humides et sales. Les 7 malades, avant leur translation à l'hôpital, habitaient une de ces chambres avec beaucoup d'autres ouvriers qui, bien qu'ils n'aient pris aucune espèce de précautions, sont tous restés bien portans. Les malades ont été soignés par la cuisinère Thècle Grigoriéva qui, aussi sans prendre aucune précaution, a essuyé le plancher couvert de leurs déjections, les a fait coucher sur un poêle dans le but de les rechauffer, et a été longtems assise à côté d'eux. Elle n'a pas été malade.

2°. Dans la maison du prêtre de l'église de Ste Sophie, sur le quai de la Moskwa, la servante Agathe Frolova, après s'être mouillé les pieds en revenant du marché, a eu le choléra. Ensuite la femme du prêtre, Aléxandrine Stépanowa qui, de son aveu, avait une telle peur du choléra qu'elle n'en dormait point les nuits, en a ressenti de légers accès qui ont bientôt disparu. Le prêtre son mari, malgré des maux de tête qui duraient depuis le mois de Septembre, ne cessait de remplir les devoirs de son ministère. Le 10 Octobre à 4 heures du matin, il eut un léger accès de choléra: sans y faire attention, ce digne ecclésiastique eut encore la force de dire la messe. En rentrant

chez lui, les symptômes s'aggravèrent; et il succomba le 11 à 3 heures du matin. Pendant toute la durée de la maladie, il a été soigné par sa femme Aléxandrine Stépanowa, sa belle sœur Hélène Stépanowa, sa mère Irène Wassiliéwa et son frère Jean Affanassieff, diacre. Ils le couvrirent de foin, lui firent des frictions, lui rendirent tous les soins nécessaires, et quand il fut mort, ils l'embrassèrent pour lui faire leurs adieux. Le diacre seul fit usage de chlorure de chaux liquide, toutes les autres personnes n'usèrent point de précautions; aucune n'eut le choléra.

3°. A la manufacture de drap de Soltikoff, dont j'ai déjà parlé, dans une chambre de 9 sagènes carrées, habitée par 19 personnes, trois eurent le choléra. Elles furent soignées par les ouvrières Pélagie Iliina, Daria Yégorova, Prascovia Guérassimova et surtout par Stéphanie Nikitina, qui, non seulement a essuyé les déjections qui couvraient le plancher, mais encore a lavé une des mortes, l'a habillée, et aidée par les autres ouvrières, l'a mise dans le cercueil. Toutes ces femmes n'ont pris aucune espèce de précautions et n'ont pas eu le choléra.

4°. Dans la maison du Prince Gagarin, entre la Moskwa et la place du marais, les femmes affranchies Aléxandrine Ivanova et Matrëna Vasiliéva ont eu le choléra dans une même chambre.

Elles ont été soignées par l'ouvrière Akoulina Ivanova, la femme de soldat Irène Kharitonova et surtout par la femme Matreuna Mikhaylova qui a essuyé le plancher couvert de leurs déjections et leur a fait des frictions. Elles n'ont toutes pris aucune espèce de précautions, et n'ont point eu le choléra. La chambre occupée par les malades et par les femmes qui les ont soignées n'est qu'une petite partie d'une assez grande chambre, séparée en compartimens par des cloisons qui n'atteignent point le plafond. Dans toute la chambre il y avait 16 locataires qui ont respiré le même air que les malades et dont aucun n'a eu le choléra. Dans une autre chambre tout-à-fait semblable est morte de cette maladie Nadejda Ivanova, femme d'un paysan de la couronne. Son mari Philippe Yevséyeff qui, au dire des autres locataires, était dans la plus profonde douleur, eut des vomissemens: il crut les calmer en buvant de l'eau de concombres salés; mais au contraire il eut le choléra et en mourut. Le mari et la femme étaient portés à la boisson. Philippe Yevséyeff fut soigné par la femme Nathalie Ivanova, qui a essuyé le plancher couvert de ses déjections et lui a fait des frictions. Elle n'a pas eu le choléra, non plus que les autres personnes logées dans cette chambre et qui n'étaient séparées des deux cholériques que par des cloisons qui n'atteignaient

pas le plafond. La femme Nathalie et les autres locataires n'ont pris aucune espèce de précautions.

5°. Dans la maison de Mad. Kojévnikoff, entre la Moskwa et la place du marais, est mort du choléra le bourgeois Jean Mikhayloff. Il fut soigné par sa femme Irène Vassiliéva qui le couvrit de foin, lui fit des frictions, essuya le plancher couvert de ses déjections, et lorsqu'il mourut l'embrassa pour lui faire ses adieux. Il fut lavé et habillé par le bourgeois Nicolas Vassilieff; les bourgeois Théodore Ossipoff et Dmitri Fédoroff le sortirent du lit pour le mettre dans le cercueil; toutes ces personnes ne prirent aucune espèce de précautions et aucune n'a eu le choléra, non plus que les autres locataires de cette chambre, semblable à celles de la maison Gagarin.

6°. Dans la maison Brodnikoff, 30 personnes étaient logées dans une chambre divisée par des cloisons, comme dans la maison Gagarin. Dix eurent le choléra. Elles furent soignées par la femme Marthe Afanassiéva, qui leur fit des frictions, essuya le plancher couvert de leurs déjections, etc. Le domestique du Prince Gagarin, Jean Froloff, la femme de soldat Eudoxie Ignatiéva et la ci-dessus mentionnée Marthe Afanassiéva habitaient un des petits compartimens, où il y avait 3 cholériques avec diarrhée et vomis-

semens ; aucun d'eux n'a pris de précautions et aucun n'a eu le choléra.

7°. Un sonneur de cloches de l'église de l'Assomption de la Vierge, mourut du choléra dans la maison Tatistcheff, à la Polianka. L'ouvrière Pélagie Ivanova, sans prendre de précautions, le déshabilla, le lava, le rhabilla, aida les soldats de police à le mettre dans le cercueil et n'eut point le choléra.

Si mes nombreuses occupations m'eussent donné plus de loisir, je n'aurais eu qu'à visiter toutes les maisons où il y a eu des cholériques pour accumuler des milliers de faits semblables.

Dans le quartier de la Yakimanka il y a eu 422 personnes malades du choléra.

Ramassées dans les rues.		14.
Malades dans la	1ère section.	116.
d°	2ème	60.
d°	3ème	30.
d°	4ème	61.
d°	5ème	68.
d°	6ème	73.
	Total	422.

Sur ce nombre il est mort 263 personnes.

Dans la maison de police occupée par l'officier du quartier, les pompiers et les soldats de la police il y a eu. 28 malades.

Dans l'hospice des vieilles femmes du quartier.		22	——
Dans la maison Tatistcheff.		21	——
d°	du Prince Gagarin	13	——
d°	Brodnikoff	10	——

Dans la maison occupée par la manufacture de drap de Soltikoff	9	malades.
d° Kojévnikoff	8	—
d° Faléyeff	7	—
Dans l'hôpital temporaire du quartier parmi les personnes attachées au service des malades	6	—
Dans 6 maisons il y a eu par	5	—
Dans 9	4	—
Dans 15	3	—
Dans 33	2	—
Dans 101	1	—

Si le choléra eut été contagieux, le nombre des maisons où il y a eu par un malade, eut été moins considérable que celui des maisons où il y en a eu plus d'un.

Le premier malade a été attaqué du choléra, le 20 Septembre dans la maison du général Guérard dont j'ai parlé. Pendant plusieurs jours il n'y a eu de malades que dans la 1ère et le 2ème section, c. à. d. dans la partie la plus basse du quartier.

Du 20 Septembre au 2 Octobre il y a eu	21	malades.
Du 2 Octobre au 12 Octobre	72	—
Du 12 Octobre au 22 Octobre	103	—
Du 22 Octobre au 1 Novembre	73	—
Du 1 Novembre au 11 Novembre	96	—
Du 11 Novembre au 21 Novembre	42	—
Du 21 Novembre au 31 Novembre	13	—
Du 31 Novembre au 10 Décembre	0	—
Du 10 Décembre au 13 Décembre	2	—

L'augmentation et la diminution du nombre des malades n'ont pas eu lieu jour par jour. Par exemple: le 3 Novembre il y en a eu 13, le 4 il n'y en a eu que 6 et le 5, 12. Le 14 Octobre, il y a eu 18 malades; c'est le jour où il y en a eu le plus. Le nombre des malades à commencé à diminuer depuis le 11 Novembre. Vers la fin de ce mois, ainsi que pendant les premiers jours que le choléra a paru, il y a eu des journées où il n'y avait pas un seul malade. Le nombre des malades et l'intensité de la maladie augmentaient dans les journées humides.

La plus grande partie des malades du choléra habitait dans la 1ère. dans la 2ème. et dans la 6ème. section; c'est-à-dire dans une partie de la ville où se trouvent la place du marais, la Moskwa et le canal. Au printemps, à l'époque du dégel, la Moskwa et le canal débordent au point que l'eau monte sur les quais, jusqu'aux fenêtres du rez-de-chaussée. En automne, la place du marais est couverte de boue, l'eau du canal, faute d'écoulement croupit par flaques et remplit l'atmosphère d'émanations putrides. Toutes les maisons où il y a eu un grand nombre de malades, sont en pierre, excepté la maison Faléyeff, remplies de locataires, logés à l'étroit, pauvres et généralement d'une classe où la débauche, l'ivrognerie et la saleté sont habituelles. Dans quelques unes, comme dans les maisons Tatistcheff,

Gagarin et Kojévnikoff, dont j'ai parlé plus haut, une seule chambre d'environ 9 sagènes carrées, partagée en compartimens étroits, renferme quelquefois jusqu'à 30 locataires. Doit-on s'étonner si des gens misérables, qui vivent dans la partie la plus basse du quartier, qui manquent souvent d'une nourriture saine et suffisante, qui sont portés à toute espèce de débauches, qui n'ont pas de vêtemens chauds et secs, qui respirent un air concentré dans des chambres sales et souvent humides, ont été plus que d'autres exposés aux refroidissemens et à des maladies gastriques, qui se sont métamorphosées en choléra ? Quand il y a des causes si simples, pourquoi recourir à la supposition d'un virus contagieux ou de miasmes ?

Passons actuellement aux objections que l'on peut me faire :

1°. Pour que les faits que j'ai cités ne soient d'aucun poids, il faut prouver qu'ils sont faux. Or j'ai toujours cité l'époque, les lieux où ils se sont passés, les personnes qui en ont été témoins, afin que chacun pût en constater l'éxactitude.

2°. Les personnes attachées au service des malades ont eu *quelquefois* le choléra. Il seroit fort extraordinaire d'admettre que l'épidémie pût frapper un homme dans sa maison ou dans la rue et qu'elle ne sévît pas contre les personnes qui

se trouveraient dans un hôpital. Les contagionistes ne citent pas les cas nombreux où des personnes ont eu le choléra, sans qu'il soit possible de trouver la moindre trace de contagion ou de miasmes : au contraire lorsqu'il y a plusieurs malades dans une même famille, ou que les employés des hôpitaux sont frappés, ils crient à la contagion, comme si en effet des gens logés sous le même toit ou dans un hôpital étaient invulnérables à l'épidémie. Je ferai encore observer que sur le nombre de ceux qui dans les hôpitaux ont approché les malades sans prendre aucune précaution, il y en a eu très peu qui aient eu le choléra. Si la maladie avait été contagieuse, le contraire aurait eu lieu. Guidé par la vérité, je n'ai pas caché les cas semblables arrivés à l'hôpital de l'Ordinka; mais, comme on l'a vu plus haut, j'ai rapporté la cause du choléra qui s'est toujours manifesté à la suite d'un refroidissement ou d'un excès quelconque. Dans quelques hôpitaux, les infirmières, les soldats et les aide-chirurgiens étaient jour et nuit auprès des malades et ne dormaient que par intervalles. Souvent pour aller à la cuisine il fallait traverser une cour boueuse par un très mauvais temps. Il est donc tout naturel que la fatigue et les refroidissemens, aient pu quelquefois provoquer le choléra. A l'hôpital de l'Ordinka, j'avais partagé les 16 infirmières en 2 compagnies

dont l'une reposait pendant que l'autre soignait les malades; chaque infirmière recevant 18 r. 30 c. par mois, avait une nourriture saine et abondante, buvait du sbitène (15) et quelquefois du thé. La cuisine se trouvait dans le même corps de logis que l'hôpital : aussi n'avons nous pas eu une seule infirmière malade du choléra excepté Hélène Afanassiéva qui a pris du froid de la manière dont je l'ai rapporté plus haut.

3°. Peu soutiennent actuellement que le choléra soit contagieux; mais on prétend qu'il se gagne par *foyers d'infection*. Si un grand nombre de personnes, même bien portantes, sont renfermées dans un local étroit, dont l'air n'est pas renouvelé, l'acide carbonique ou bien les miasmes animaux donnent lieu aux accidents les plus fâcheux. Il n'y a donc aucun doute que si l'on renferme dans un pareil local un grand nombre de cholériques, il ne puisse en résulter, pour les personnes qui respireront l'air de ce local, des accidens qui pourront se transformer en choléra. Dans ce cas l'air vicié est ce que le refroidissement est dans un autre : c'est la cause qui donne lieu à la maladie de se développer. Les hôpitaux, les maisons où il y a eu beaucoup de malades et où les locataires sont logés salement et à l'étroit, auraient pu devenir de véritables *foyers d'infection*, si les miasmes des cholériques étaient délétères. Tous les faits que

j'ai rapportés prouvent qu'ils n'ont aucun effet nuisible et qu'on peut rester longtems dans l'atmosphère des malades sans en éprouver le moindre inconvénient.

4°. D'autres affirment que les miasmes des cholériques peuvent propager la maladie, mais seulement, sur un petit nombre de personnes qui sont dans des conditions particulières pour absorber le poison. Quelles preuves donne-t-on d'une pareille assertion? A-t-on jamais vu clairement, que les miasmes cholériques aient developpé le choléra? La maladie n'a-t-elle pas toujours une autre cause connue? Si un homme qui a pris du froid, a eu le choléra, après avoir touché un cholérique, n'est-il pas plus naturel d'attribuer la maladie au froid qu'il a pris qu'à l'absorption de miasmes; car nous voyons des milliers de cas où le froid a provoqué le choléra, et nous n'en voyons pas un seul où il puisse être prouvé qu'il a été causé par l'absorption des miasmes. Cette supposition n'a-t-elle pas l'air de la dernière planche de salut des naufragés? Il serait excusable d'admettre cette hypothèse conciliatrice des opinions, si l'on prouvait que le nombre des personnes susceptibles d'absorber les miasmes des cholériques est si peu considérable, que toutes les mesures préservatrices de la contagion deviennent inutiles. Mais comment trouver le rapport qui existe entre le

nombre des personnes susceptibles d'absorber les miasmes et le nombre de celles qui n'en sont pas susceptibles? Supposons qu'à Moscou l'on ait pu s'assurer que 5000 personnes se sont trouvées dans le cas d'absorber les miasmes, et que sur ce nombre il y ait eu 50 malades du choléra. Est-il juste d'en conclure que le rapport cherché est de 1 à 100? — Cela serait une erreur bien dangereuse, car le rapport universel étant de 1 à 2, le rapport a Moscou aurait pu avoir été de 1 à 100. Il suffit que sur le nombre des 5000 personnes qui se sont exposées à absorber les miasmes, il y en ait eu 4950 prises dans la partie qui n'est pas susceptible de les absorber; si au contraire ces 4950 personnes étaient prises dans l'autre partie, le rapport serait à l'inverse comme 100 : 1. Il est donc clair que le rapport cherché est introuvable, et par conséquent il n'est point permis d'admettre cette hypothèse qui n'est fondée sur rien et ne peut conduire à aucune conclusion utile.

Jetons actuellement un coup d'œil sur les ouvrages qui ont paru en Russie sur le choléra et dans lesquels on s'efforce de prouver qu'il est contagieux. Une lecture attentive des *actes et observations qui ont rapport au choléra d'Orenbourg*, publiés par le conseil médical de St. Pétersbourg, suffit déjà pour convaincre que le choléra n'est pas contagieux. Il y a bien quelques

contradictions, mais en lisant cet ouvrage on en devine la cause, et il paroit que presque tous les médecins d'Orenbourg avaient la conviction intérieure de la non-contagion du choléra. Il y est prouvé jusqu'à l'évidence que cette maladie n'a pu avoir été apportée par les caravannes venant de la Boukharie. Honneur à M. le chirurgien d'armée Choumoff, qui a émis une opinion tout-à-fait indépendante en faveur de la non-contagion.

Le plus grand nombre des prétendues preuves de la contagion du choléra se trouve dans la brochure de M. le chirurgien d'armée Salomon, publiée par le conseil médical de St.-Pétersbourg, sous le titre de *Remarques sur le choléra à Astrakhan en* 1830.

Je crois d'abord devoir faire remarquer, que M. Salomon prétend que sur 56 personnes attachées à la banque de commerce et aux bureaux des marchands Sapojnikoff, attaquées du choléra et qu'il a traitées avec les remèdes ordinaires, il n'est mort que 6 personnes, c. a. d. à peu près la neuvième partie. Lorsqu'on pense qu'à Moscou, et partout ailleurs, les médecins les plus habiles et les plus zélés n'ont pas toujours réussi à guérir la moitié de leurs malades, on se trouve involontairement peu disposé à croire aux faits qu'avance M. Salomon.

M. Salomon dit que l'opinion dominante des médecins d'Astrakhan et de la plus grande partie

du public était que le choléra venait de la Perse par l'air. Pour prouver la fausseté de cette hypothèse, M. Salomon fait les questions suivantes, auxquelles je tâcherai de répondre.

1° « Pourquoi la colonne d'air qui a apporté « la maladie de Perse a-t-elle évité tous les lieux « habités qui se trouvaient sur sa route; pourquoi « s'est-elle manifestée à 90 verstes d'Astrakhan, « précisement sur une barque arrivée de Bacou, « où le choléra régnait déjà; et pourquoi 17 jours « plus tard a-t-elle paru à Astrakhan ? »

Pourquoi M. Salomon conduit-il la colonne d'air apportant le choléra, à travers des endroits habités, quand sa route la plus naturelle était la mer Caspienne ? A-t-on des preuves positives qu'avant l'arrivée de la barque sur laquelle ont paru les premiers cholériques, il ne soit point arrivé de Bacou d'autres barques sur lesquelles il n'y a pas eu de malades ? Sait-on positivement que les premiers malades du choléra aient été ceux-là ? Les personnes tombées malades sur cette barque n'ont-elles pas été frappées les premières, parcequ'elles ont donné lieu au choléra de se développer, plus que toutes les autres personnes qui se trouvaient le même jour dans cet endroit ? A-t-on cherché à connaître la cause de leur maladie ? N'a-t-elle point paru à la suite de la fatigue ou d'une nourriture nuisible ou surabondante ? Que le choléra se soit montré 17 jours après à Astra-

khan, cela n'est pas plus surprenant que son apparition à Moscou 57 jours plus tard. Pendant que le choléra a régné en Perse, il s'est montré sur la côte méridionale de la mer Caspienne : il parait que ce sont les vapeurs aqueuses de cette mer qui l'ont transporté à Silian, à Bacou, à Derbent, à Kisliar et à Astrakhan ; ensuite il a remonté le cours de tous les fleuves, aux environs de Tzaritzin il a passé sur le Don et après avoir paru à Novoye Tcherkask, il s'est répandu sur la mer Caspienne et a été porté sur Odessa.

2° « Si le choléra est venu par une colonne « d'air, pourquoi n'a-t-il pas attaqué un grand « nombre de personnes à la fois; pourquoi au con- « traire la maladie a-t-elle été en croissant ; et « pourquoi se bornait-elle à une seule ville sans se « répandre dans les maisons de plaisance, les fer- « mes et les villages environnants? Pourquoi l'air « empoisonné par cette maladie suit-il préfé- « rablement les grandes routes, comme s'il sem- « blait suivre les traces des personnes qui sortent « des lieux infectés ? »

Je crois que toutes les maladies épidémiques sont croissantes et décroissantes. Il y a deux choses bien distinctes dans le choléra : l'influence épidémique et le choléra lui-même. Presque chacun a éprouvé plus ou moins cette influence, selon que son organisation était plus ou moins susceptible d'en recevoir les effets. Beaucoup de person-

nes ont éprouvé ou des vertiges, ou des nausées, ou des borborygmes ou un sentiment de pesanteur à l'épigastre. Les médicamens dont on a fait usage pour détruire ces indispositions n'ont eu qu'un effet momentané, tant que la cause qui les a produites n'a pas cessé. Sur d'autres personnes cette influence a pu ne pas se manifester d'une manière appréciable. Sur quelques unes elle a été nulle. Le choléra n'a jamais paru que lorsqu'à cette influeme épidémique, s'est joint un refroidissement, un excès de table, la peur, la colère ou d'autres affections morales violentes. L'âge, la différence de sexe, celle de tempérament, ont pu modifier la puissance de ces causes. On ne doit donc pas être étonné si un léger excès a donné le choléra à une personne, s'il en a fallu un plus considérable pour le développer dans une autre, et si enfin il y en a eu qui ont fait les plus grands excès impunément. Il n'y a aucun doute que l'influence épidemique n'ait été plus ou moins vivement ressentie dans les villages, les fermes et les maisons de plaisance aux environs d'Astrakhan. Mais cette influence n'attaquant qu'une partie des personnes qui y sont exposées, et le choléra ne se manifestant que dans une partie de celles qui sont soumises à cette influence, il est très possible que dans un lieu dont la population n'est pas considérable, le choléra ne se manifeste pas: au contraire plus un endroit

sera peuplé plus il y aura de malades du choléra. C'est pour cette raison que sur les grandes routes où la population afflue, il doit y avoir plus de victimes.

3° « Comment la colonne d'air empoisonné est « elle arrivée de l'Inde à Orenbourg, et pourquoi « s'est-elle arrêtée à Orenbourg ? »

Si M. Salomon avait suivi la route du choléra à travers les différens pays de l'Asie qu'il a ravagés depuis l'année 1817, il aurait remarqué qu'il a toujours suivi les amas de vapeurs aqueuses. C'est ainsi qu'il a paru sur les côtes de la mer des Indes et du golfe Persique et qu'il a remonté les fleuves qui y ont leur embouchure. Il a pu facilement arriver du Khorazan à Khiva par le fleuve Amou ou Gihon; ensuite il se sera répandu sur la mer d'Aral et enfin un torrent de vapeurs aqueuses l'aura amené en 1829 à Orenbourg. Avant son apparition dans cette ville, on avait des notions vagues sur l'existence en Boukharie d'une maladie nommée *Ova*, dont les symptômes ressemblaient à ceux du choléra 16). A Bagdad et à Bassora, on appelait le choléra *El Hauva* (la tempête) 17). Cette ressemblance de noms ferait croire que le choléra a été appelé *Hauva* dans les lieux d'où il s'est répandu dans la Turquie d'Asie et dans la Tatarie, et qu'en effet il a régné dans ce dernier pays. Le choléra ne s'est point borné à Orenbourg: il a fait aussi ses

ravages dans les districts septentrionaux de ce gouvernement jusqu'au 6 Février. J'ignore pourquoi il n'a pas été plus loin. Pourquoi les maladies épidémiques ont elles un terme dans leur course ?

M. Salomon s'est convaincu que le choléra est jusqu'à un certain point contagieux, par les preuves suivantes :

1° « Le 27 Juillet la maladie s'est manifestée « dans des villages Tatares voisins d'Astrakhan et « qui étaient continuellement en communication « avec cette ville. »

Je le répète : il est tout naturel que le choléra se soit manifesté d'abord dans une ville où la population est considérable, ensuite il a pu frapper quelques individus dans les villages environnants. Dans le gouvernement de Moscou la même chose a eu lieu. Il faudrait aussi demander à M. Salomon, si le choléra s'est montré dans *tous* les villages qui ont été en rapport avec Astrakhan ?

2° « Depuis le 29 la maladie a suivi la grande « route de Moscou, jusqu'à Tchernoye Yar, avec « le peuple qui s'était jeté sur cette route pour « fuir la maladie. Ces infortunés emportant avec « eux le germe du choléra, périssaient sur la route « et sans parvenir à se sauver eux mêmes, infec- « taient les villages qu'ils traversaient. »

La grande route de Moscou cotoie le Volga

dont les vapeurs aqueuses ont servi de conducteur à la maladie. Il est tout naturel qu'il y ait eu des malades du choléra dans une foule de peuple qui fuyait, et l'effroi, étant une des causes qui peuvent développer la maladie, a du augmenter le nombre des victimes. — Cet effroi n'est-il pas ce *germe* que le peuple en fuite apportait aux habitans des villages? — Au surplus M. Salomon ne dit pas combien de peuple était à fuir, combien il en a péri, dans quels villages et précisément qui a été infecté.

3° « Un radeau sur lequel il y avait quelques « bateliers malades du choléra, arriva le 29 Juillet « à Tchernoye Yar. Le 8 Août cette maladie s'est « manifestée dans cette dernière ville. Dans un des « villages au Nord de Tchernoye Yar, à Solodni- « koffskoyé, ou à Viasoffka, le premier malade a « été un soldat revenu de Tzaritzine, où il avait « accompagné des prisonniers, quoique déjà frap- « pé du choléra. »

Que le choléra ne se soit manifesté à Tchernoye Yar que 10 jours après l'arrivée des cholériques, ce n'est point une preuve de sa contagion, mais bien une preuve du contraire. Quant à ce soldat, qui *frappé du choléra*, est allé à Tzaritzine et en est revenu, c. a. d. qui a fait plus de 200 verstes ayant déjà *le choléra*, cela ne peût être qu'une mauvaise plaisanterie. M. Salomon ne nous dit pas

non plus, si ce soldat a infecté les prisonniers qu'il a accompagnés, ainsi que la ville de Tzaritzine.

4° « Beaucoup de maisons de plaisance, de fer« mes et des villages entiers, tout près d'Astra« khan, ayant interrompu toute communication « avec cette ville, n'ont pas eu le choléra.

Tous les lieux où l'on a pris ces mesures, ont-ils été à l'abri du choléra? Il y a des villages entiers qui n'en ont pris aucune, et qui n'ont pas eu la maladie. D'ailleurs je le répète, le choléra n'attaque qu'une partie de la population.

5° « Les Kalmouks abandonnaient tout de suite « ceux qui étaient frappés du choléra, même « avec leurs kibitky (18), et allaient camper à « 20 verstes plus loin. Cependant cela n'empêchait « pas que dans les mêmes familles, il n'y eut de « nouveaux malades. »

Il paraît qu'on avait répandu l'effroi parmi les Kalmouks; autrement ils n'auraient pas abandonné leurs kibitky et auraient mieux fait d'y rester avec les malades. Il suffit que quelqu'un se soit trouvé dans le cas que rapporte M. Salomon, pour qu'on ait dit que cela arrivait souvent. D'ailleurs des faits aussi peu circonstanciés et que tout prouve n'être que des on dit, ne méritent pas d'être réfutés.

6° « A Astrakhan un seul malade donnait le « choléra à des familles entières, dans quelques « unes il y a eu jusqu'à 5 et 8 personnes de mor-

« tes. Le nombre des personnes qui ont eu le « choléra pour avoir soigné les malades est beau- « coup plus considérable que le nombre de celles « qui, dans les mêmes circonstances, ne l'ont « pas eu. »

A Moscou l'on a aussi vu mourir plusieurs individus dans une même famille ; non parcequ'ils prenaient la maladie les uns des autres, mais à la suite d'une autre cause connue. Il est très naturel que plusieurs personnes placées dans les mêmes circonstances aient la même maladie. Quant au grand nombre de malades parmi les personnes qui ont approché les cholériques ; à Moscou, l'expérience a prouvé tout le contraire.

7° « Lorsqu'on a fait à Astrakhan, l'autopsie « du premier cadavre, aucun des médecins pré- « sens ne l'a touché, et celui qui a fait l'autopsie « a eu ensuite un accès de choléra. »

A Moscou M. le Docteur Jæhnichen a fait près de 50 autopsies; et ni lui, ni tous ceux qui l'ont aidé dans ses travaux n'ont eu le choléra.

8° « Prétendre que le choléra n'est point con- « tagieux, parceque des personnes l'ont eu dans « des lieux qui n'avaient pas de communication « visible avec des lieux infectés; c'est soutenir que « la peste n'est pas contagieuse, parcequ'elle a « paru souvent dans des endroits dont les relations « avec les endroits infectés n'ont pas pu être prou- « vées clairement. »

Nous aurions certainement grand tort de ne nous appuyer que sur des faits semblables. Mais nous avons le droit d'exiger qu'on n'avance pas ces faits comme des preuves de contagion. Peut être aussi prouverait-on *très clairement* que des personnes, qui, malgré tous les efforts des autorités, sont sorties d'un lieu où régnait le choléra, en passant à travers les cordons et les quarantaines, n'ont point apporté la maladie dans les endroits où elles sont arrivées.

Enfin M. Salomon rapporte les faits suivants: que dans le village Tchérépakha, le choléra s'est manifesté après l'arrivée de personnes venues d'Astrakhan, et que le premier malade a été du nombre de ces personnes; qu'à Yénotayevsk la maladie a commencé le jour où est arrivé d'Astrakhan un domestique de M. Larionoff; que le 25 Juin à Krasnoye Yar le choléra a commencé par un soldat et une fille arrivés d'Astrakhan; qu'au mois d'Août il a pénètré dans les cordons de Kosaques qui sont en communication continuelle avec cette ville; que des pêcheurs infectés à Astrakhan, ont apporté le choléra dans leurs villages; qu'à Bassinsk la maladie a commencé le jour même où est mort un soldat chez lequel s'était arrêté un Arménien convalescent du choléra et qui était *arrivé* le 1er d'Août; qu'à Kigatsk un soldat venu d'Astrakhan eut le choléra, après quoi les autres habitans en furent attaqués.

Je le demande, ne faut-il pas des preuves pour croire à tous ces faits, et M. Salomon n'en donne aucune. Ce serait perdre son temps que de les réfuter. Je ferai seulement observer qu'à Moscou, où la police est connue pour son activité, on n'a pas encore pu parvenir à découvrir quel a été le premier malade du choléra. On a d'abord pensé que la maladie avait paru le 17 Septembre, ensuite on a cru que c'était le 15 et enfin il y a des personnes qui reculent cette époque jusqu'aux mois d'août et de juillet.

Si Messieurs les contagionistes ont à l'appui de leur opinion des faits plus concluans que ceux que rapporte M. Salomon, nous les supplions de vouloir bien nous les communiquer, en prenant toutefois la peine de les préciser, comme je l'ai fait dans ce mémoire quand j'ai rapporté des preuves du contraire; afin qu'il soit permis à chacun de s'assurer de leur exactitude.

Je hasarderai actuellement quelques observations sur la place que doit occuper le choléra dans les classifications médicales. Pour me rapporter à un ouvrage généralement connu, je suivrai la classification des maladies *contagieuses* et *épidémiques* adoptée dans le dictionnaire des Sciences médicales.

Les maladies *contagieuses* se transmettent d'un individu malade à un autre, par le contact médiat ou immédiat, par le moyen du *virus con-*

tagieux. Ce virus est susceptible de s'attacher aux vêtemens, meubles et autres objets, sans s'altérer; de sorte qu'il peut être absorbé bien que présenté médiatement à l'individu. Nous ne connaissons aucun cas qu'un virus contagieux ait une sorte de volatilité qui lui permette de se mêler à l'air lequel en deviendrait le véhicule, excepté le cas où une sorte de pollen contagieux peut voltiger à quelques pouces du malade, comme cela a lieu dans la rougeole. Toutes les maladies contagieuses sont accompagnées de symptômes cutanés.

Il est démontré jusqu'à l'évidence que le choléra ne se communique ni par contact médiat, ni par contact immédiat; que les vêtemens et les autres objets qui ont servi aux malades n'infectent point ceux qui en font usage. Des personnes craintives, qui se sont isolées de manière à n'avoir aucune espèce de connexion avec les personnes et les objets qui auraient pu leur communiquer la maladie, ont été cependant attaqués du choléra. Enfin il n'y a aucun symptôme cutané dans le choléra. Donc le choléra n'est point une maladie contagieuse.

Les maladies *épidémiques* sont celles qui attaquent un grand nombre de personnes à la fois. Elles sont:

1° *Effluviennes*, c. a. d. causées par l'absorption cutanée ou pulmonaire des particules pu-

trides et délétères dont se trouve chargée la partie aqueuse de l'atmosphère, particules dues à l'évaporation de l'eau dans les marais remplis de corps organisés mis en putréfaction par la chaleur et le manque de pluie. L'été et l'automne sont les seules saisons dans lesquelles les effluves soient à redouter. Une tendance manifeste à l'intermittence est le caractère spécifique des maladies qu'elles déterminent. L'imprégnation qu'en reçoit l'atmosphère est peu étendue.

Le choléra n'ayant pas de tendance à l'intermittence, se développant dans des lieux très éloignés de ceux qui auraient pu déterminer des maladies éffluviennes, et continuant ses ravages même pendant l'hiver, ne peut être rangé dans cette classe.

2° *Miasmatiques* c. a. d. causées par l'absorption cutanée ou pulmonaire des émanations qui s'élèvent du corps de l'homme malade et de ses déjections. Les individus attaqués de maladies essentiellement miasmatiques, comme du *typhus*, peuvent être approchés sans danger, lorsqu'ils sont placés isolément dans des salles vastes dont on agite et renouvelle souvent l'air. La raison en est, que les miasmes se délaient dans l'atmosphère au point d'y perdre leur activité. Un vent modéré peut bien transporter à une petite distance une masse d'air remplie de ces miasmes; mais cette masse d'air ne peut se transporter à

de grandes distances sans être rompue par les vents, et sans que les particules miasmatiques soient séparées. Les miasmes peuvent s'attacher aux vêtemens et aux autres objets qui ont appartenu aux malades, et délayées par les vapeurs aqueuses de l'atmosphère, transmettre la maladie par absorption.

Le choléra a paru souvent dans des lieux très éloignés les uns des autres, sans que dans les endroits intermédiaires il y ait eu des malades, et sans qu'il y ait eu aucune espèce de communication entre ces lieux. En supposant même que quelques particules miasmatiques puissent être portées à des distances considérables, comme elles ne peuvent développer une maladie que quand elles sont réunies en grand nombre, celles-là, isolées, n'auraient pas pu lui donner naissance. D'ailleurs bien des observations ont prouvé que le choléra ne suit point la direction des vents. Enfin les vêtemens et les objets appartenants aux cholériques n'ont jamais propagé la maladie. Le choléra n'est donc point une maladie miasmatique.

3° *Constitutionnelles.* Ce sont les plus fréquentes et les plus générales; elles tiennent aux altérations qu'éprouve l'atmosphère dans ses propriétés médicales, c. a. d. ses différents états de sécheresse et d'humidité, de chaud et de froid, et le souffle des vents par les différents rhombs.

Une saison humide et froide, entrecoupée de quelques vents Sud ou Sud-Ouest, donne naissance aux catarrhes, et toutes les maladies, quels que soient primitivement leur caractère, revêtent cette forme. Si la saison est chaude et humide, l'air fréquemment traversé par des vents du Sud, on observera l'adynamie dans toutes ses complications. Ces causes étant l'atmosphère elle-même, se dispersent au loin et peuvent occuper de grandes régions. Le catarrhe s'est souvent propagé dans toute l'Europe, et a semblé observer dans sa marche l'ordre des lieux, sur lesquels avaient soufflé les vents auxquels il devait son origine.

Le choléra n'étant ni une maladie épidémique éffluvienne, ni une maladie épidémique miasmatique, trouverait peut-être sa place dans les maladies constitutionelles, tant à cause de sa marche qui semble tracée par un état particulier de l'atmosphère, que par la propriété qu'il possède de donner son caractère à toutes les maladies dans les lieux où il règne.

Je n'entreprendrai pas ici de développer une hypothèse sur la cause du choléra. Elle trouvera sa place ailleurs.

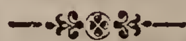
Quelles sont les mesures à prendre contre le choléra ? Aucun des moyens qui sont à notre disposition ne pouvant arrêter sa marche, bornons nous à établir promptement des hôpitaux, dans tous les lieux qui en sont menacés. Comme

c'est la classe des pauvres qui y est le plus exposée, par le manque d'une nourriture saine et de vêtemens qui la mettent à l'abri du froid, établissons aussi des hospices où ces malheureux soient logés, chauffés, nourris et habillés. Par là, nous arracherons au choléra bien des victimes. Répetons sans cesse que l'influence épidémique n'est pas encore le choléra, et que nous éviterons ses atteintes, en suivant un régime sain, en nous gardant de toute espèce d'excès, et en tâchant de conserver cette tranquillité morale qui contribue en tout temps au maintien de la santé (19).

---

5 Janvier
1831.

NOTES.



(1). Le quartier de la Yakimanka est partagé en 6 sections.

(2). A la première apparition du choléra à Moscou, M. le Prince Galitzine réunit d'une part un grand nombre de personnes de marque, de l'autre la plus grande partie des médecins afin d'aviser aux moyens de rendre ses ravages moins funestes. Des sénateurs, des généraux, des procureurs du sénat s'offrirent à l'envi pour le seconder dans ses vues. Moscou est partagé en 20 quartiers. Chaque quartier eut son chef temporaire et son médecin-inspecteur. Un conseil médical fut établi. Des affiches portées à domicile instruisirent les habitans des préservatifs à prendre contre le choléra, de la manière de se servir du chlorure de chaux, du régime le plus convenable à suivre dans cette circonstance, etc. Des personnes de toutes le classes s'offrirent pour être adjoints des chefs des quartiers. Le gouvernement mit à la disposition du Prince toutes les sommes nécessaires. Dans chaque quartier, on organisa des hôpitaux de 25, 50 et jusqu'à 100 lits avec une promptitude surprenante; il y en eut qui furent établis en 3 jours; plusieurs personnes offrirent gratuitement leurs maisons pour cet objet. Des quarantaines furent établies sur les frontières du Gouvernement de Moscou. Le chef temporaire et ses adjoints étaient chargés de veiller à l'exécution de toutes les mesures qu'on avait jugées propres à arrêter les ravages du choléra, comme : l'établissement des hôpitaux, la propreté dans les maisons, les

fumigations de chlore, la translation des locataires logés trop à l'étroit dans des logements plus spacieux, etc. Le médecin-inspecteur veillait à l'état sanitaire des habitans du quartier. Il était médecin en chef de l'hôpital et avait sous ses ordres plusieurs autres médecins, qui étaient, chacun à leur tour, de service à la maison de Police du Quartier, et se rendaient sans délai auprès de personnes attaquées du choléra, ou de symptômes qui y ressemblaient. Si le malade désirait rester chez lui, et s'il était logé convenablement, on le traitait à domicile, si non, on le transportait à l'hôpital. A cet effet il y avait dans chaque maison de police des voitures suspendues. La maladie étant regardée comme contagieuse, les morts, après avoir été mis dans le cercueil, étaient emmenés dans des caissons et enterrés hors de la ville dans des fosses creusées exprès. Le 27 Septembre le Prince reçut une lettre de Sa Majesté l'Empereur qui approuvait toutes les mesures qu'on avait prises, et promettait de venir partager les dangers des habitans de la capitale. Le 29 Septembre à 11 heures du matin l'Empereur était déjà à Moscou. Ce dévouement héroïque à une époque où personne encore ne doutait de la contagion du choléra, excita l'enthousiasme de chacun, et rassura une grande partie de la population. Sa Majesté resta à Moscou jusqu'au 7 Octobre. Elle entra dans les plus petits détails sur tout ce qui avait été fait, parcourut plusieurs fois la ville et enfin ordonna de nouvelles mesures qui achevèrent d'établir la sécurité générale.

On imprimait journellement des bulletins dans lesquels on faisait connaître le nombre des malades et des morts, les nouveaux règlemens de l'administration, les avis du conseil médical, la marche et les ravages du choléra

dans les autres gouvernemens de la Russie et tous les dons faits par les particuliers en faveur des hôpitaux. On y voyait l'humble tribut du paysan, à côté des 200,000 Roubles offerts par M. le Chambellan Pierre Békétoff. Bientôt les hôpitaux eurent à leur disposition des sommes considérables et une énorme quantité d'objets et de denrées de toute espèce. On conçut l'heureuse idée d'établir des hospices pour les mendiants, cette classe de la société étant le plus exposée aux ravages du choléra. Ils furent logés, nourris, chauffés et habillés. Dans la seule maison du Comte Chéréméteff on en réunit plus de 300. On distribua aussi des vivres et de l'argent aux pauvres. Pendant tout le temps que la ville fut entourée par un cordon sanitaire, les denrées se vendirent aux prix ordinaires, parcequ'une sage prévoyance l'avait abondamment approvisionnée.

Si dans le courant de cette époque désastreuse, chaque jour vit de nombreuses victimes succomber, il fut aussi marqué par des traits du plus grand courage, du plus noble dévouement et d'une bienfaisance touchante. Les bulletins forment des documens précieux à consulter, pour l'écrivain qui voudra montrer le caractère du peuple Russe sous son véritable jour.—

(3). Pélagie Pétrova, nourrice demeurant chez Tarassenkoff, le soigna pendant sa maladie. Elle resta deux nuits sans dormir. La fatigue et la peur lui donnèrent le choléra. Elle en guérit.

(4). Je ne crois pas superflu de faire observer que pendant tout le tems que le choléra a régné à Moscou, je ne me suis pas mis à la diète. J'ai fait usage d'alimens simples, mais dans la même quantité qu'à l'ordinaire.

(5) Rien n'a constaté à Moscou l'utilité du chlore comme préservatif contre le choléra. Des personnes qui ne sont point sorties de chez elles, qui se sont constamment tenues dans une atmosphère chargée de chlore, ont eu le choléra. M. Reuss, professeur de chimie à l'Université de Moscou, a fait paraître une brochure ayant pour titre: *Instruction sur la manière précise de se servir du chlore contre la contagion du choléra, faisant connaitre les moyens de se garantir de cette contagion et de quelle manière, si chacun veut y coopérer, elle peut être détruite en très peu de temps.* Entr'autres M. Reuss prescrit de laver *les viandes* et *les légumes* dans du chlorure de chaux liquide, de soumettre *le pain* et *les pâtés* aux vapeurs du chlore. Afin de neutraliser le poison qui a pénétré dans le sang, il conseille de porter sur la poitrine un sachet rempli de chlorure de chaux etc. M. Loder, dans un des bulletins publiés par le conseil médical de Moscou, a relevé très spirituellement quelques unes des extravagances contenues dans cette brochure.

(6) On appelle *podvorié* des espèces d'hôtels garnis où il n'y a que des chambres à louer, mais pas de restaurant.

(7) Voyez le plan du quartier de la Yakimanka.

(8) Chambre garnie, *Postoyalaya Komnata.* C'est une chambre où s'arrètent les gens du peuple qui viennent à Moscou.

(9) « En tems de peste on doit prohiber les parfums,
« dans les maisons, avec du *genièvre* et autres substances
« odorantes. Ces parfums n'ont jamais préservé personne,
« et tout au contraire, en altérant les qualités physiques

« de l'air, en le rendant plus épais, ils le disposent à « recevoir et à transmettre les miasme contagieux. » Dict: des Sciences Médicales. Tome 41, page 111.

(10) Quelques jours avant cela, Deynert eut une diarrhée qu'il attribuait à la fatigue et à plusieurs nuits blanches.

(11) Le 8 Octobre ce soldat s'enivra, mangea une prodigieuse quantité d'ail et fut attaqué du choléra. Le 15 il fut guéri. Au reste plusieurs autres soldats qui ainsi que lui ont accompagné les malades dans la voiture, n'ayant pas donné lieu au choléra de se développer, sont restés bien portans.

(12) Vu la diminution notable des malades du choléra à Moscou, l'hôpital de l'Ordinka a été fermé le 26 Novembre. Actuellement il est organisé de nouveau pour recevoir toute sorte de malades. Il y a 100 lits. Il doit être entretenu uniquement par des dons. Son Exc. Mr. Jean Békétoff nous a déjà donné 21,000 roubles. Les pauvres sont reçus gratis et ceux qui ont les moyens de payer ne paient que 10 r. par mois.

(13) Quelques jours après que l'hôpital avait été fermé, le soldat Malachoff, ivrogne, et la blanchisseuse Eudoxie Nikitina furent attaqués de diarrhée et de vomissemens. Le soldat avait trop bu et la blanchisseuse avait pris du froid. Comme on les transféra de suite dans d'autres hôpitaux, j'ignore s'ils ont eu le choléra. Ils ont été l'un et l'autre guéris.

(14) Les marchands en Russie sont divisés en 3 guildes ou classes, payant différentes patentes.

(15) Le sbitène est une boisson faite avec de l'eau bouillante et du miel.

(16) Voyez l'ouvrage intitulé : Actes et Observations sur le choléra à Orenbourg en 1829, page 124.

(17) Voyez la brochure de M. Jenisch, intitulée : Description détaillée du choléra, etc. page 17.

(18) Ce sont des tentes de feutre qui servent d'habitations à ces peuples nomades.

(19) Le 4 janvier 1831 il n'y avait plus à Moscou que 131 malades du choléra. Depuis le commencement de l'épidémie il y avait eu 8336 cholériques, dont 3689 avaient été guéris et 4516 étaient morts.


PLAN
du quartier de la Yakimanka
1. Maison Guérard.
2. Manuf. de draps de Soltykoff.
3. Maison Faléyeff.
4. „ du prêtre de l'Eg. de Ste Sophie.
5. „ Gagarin.
6. „ Kogevnikoff.
7. Hop. de l'Ordinka.
8. Maisons Békétoff.
9. Podv. de Kalouga.
10. Maison Tatischeff.
11. „ Brodnikoff.
12. Hop. de la Yakimanka.
13. Hospice de la Yakimanka.
14. Maison de Police du Quartier.
1. Домъ Герарда.
2. Салтыковская суконная фабрика.
3. домъ Фальева.
4. „ Священника Софійской Цер.
5. „ Гагарина.
6. „ Кожевниковой.
7. Ордынская временная больница.
8. Дома Бекетовыхъ.
9. Калужское подворье.
10. домъ Татищева.
11. „ Бродникова.
12. Якиманская временная больница.
13. Якиманская богодѣльня.
14. Якиман Частный Домъ.
I Section. Кварталъ.
II .„ ..„
III .„ ..„
IV .„ ..„
V .„ ..„
VI .„ ..„
Р. Москва
La Moskva
Pont de pierre
Каменный мостъ
Pont Krimskoy
Крымскій бродъ
Place du Marais
Болотная площадь
Le Canal
Водоотводный каналъ
огороды
N
S
O
E
ПЛАНЪ
Якиманской Части.
100. 200. 300. 400. 500. Sagènes. Саженъ.